

## Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



### La soufrière Coup d'oeil sur l'histoire

Michel Feuillard

Numéro 13-14, 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1044175ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1044175ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Feuillard, M. (1970). La soufrière : coup d'oeil sur l'histoire. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (13-14), 97-109.  
<https://doi.org/10.7202/1044175ar>

# LA SOUFRIÈRE

## Coup d'œil sur l'histoire

par

Michel FEUILLARD

Notre volcan entre dès le début, de plein pied dans l'histoire de l'île. Sommet le plus haut des Petites Antilles, volcan actif, sa prestigieuse silhouette s'impose à Christophe Colomb et à ses compagnons dès les premiers contacts.

C'est aux découvreurs de l'île que l'on doit la première relation de ce massif volcanique. L'imprécision du texte permit à l'historien Lacour et à beaucoup d'autres avant lui d'y trouver les indices d'une manifestation volcanique ; en fait le texte du docteur Chanca, accompagnateur de Colomb, ne fait allusion qu'à l'abondance des eaux présentes dans le massif montagneux, perceptibles de loin ; élément plus banal que l'éruption volcanique, mais d'un caractère suffisamment grandiose pour avoir été perçu dès le début.

Retenons de ce passage, l'aspect de la silhouette du volcan :

*Nous arrivâmes du côté d'une grande montagne qui semblait vouloir s'élever jusqu'au ciel et au milieu de laquelle était un pic plus haut que tout le reste de la montagne et duquel coulaient des sources d'eau vive de divers côtés, surtout de celui par lequel nous étions venus. A la distance de trois lieues, ces sources ressemblaient à un jet d'eau qui se précipitait de si haut qu'il semblait tomber du ciel et qui paraissait aussi gros qu'un bœuf...*

Entre l'arrivée de Colomb et le début de la colonisation française — 142 ans — quel fut le comportement de la montagne ? Nul ne semble l'avoir rapporté. Les mouvements d'individus dans la région ne furent pas négligeables, mais les centres d'intérêts étaient autres.

En 1514, nous rapporte Rennard, le roi d'Espagne dé-

clare pour ennemis les Indiens de la Guadeloupe. Ponce de Léon reçoit l'ordre de marcher sur eux. Il est, à son arrivée, rudement mis en échec par les Caraïbes de Karukéra. En 1520, c'est une tentative d'occuper l'île de la Guadeloupe, menée cette fois par Diego Colomb, gouverneur d'Hispaniola, avec le concours de l'amiral Antoine Serrano. Ce nouvel échec devait mettre fin au désir des Espagnols de s'installer aux Petites Antilles il nous prive du même coup, d'observations possibles du volcan, qui auraient pu être du plus grand intérêt.

Près d'un siècle plus tard, un texte de Jean Hugues Linschoten fait allusion à la Guadeloupe. Hollandais, né à Harlem en 1563, il rédige une histoire de la navigation, éditée en 1619. De la Guadeloupe il est dit qu'« Elle est pleine de bourgs et villages de vingt à trente maisons, faites de poteaux de bois ». Mais nous sommes au XVII<sup>e</sup> siècle et les voyages dans cette région se font plus fréquents.

Jean de Laet un autre Hollandais écrit quelques années plus tard, en 1625, une histoire du Nouveau Monde. De la Guadeloupe il en est question en ces termes : « La côte qui regarde le sud-ouest est élevée en montagne et celle de l'est moins droite ayant la sommité plate... Du côté sud elle est ceinte d'une mer profonde où il y a bon ancrage... Les flottes qui viennent d'Espagne ont coutume maintenant d'y prendre de l'eau et de là se départir selon les endroits où ils tendent. »

Avec le début de la colonisation française en 1635, paraît quelques années plus tard, l'ouvrage du Père Breton en 1647. Sans dissenter longuement sur le volcan, le Père se hasarde cependant à formuler quelques hypothèses de structure :

« Au milieu de l'île, il y a quantité de montagnes assez hautes, la plus remarquable est la Soufrière qui est presque au cœur de l'île et se découvre de tout côté. On croit qu'elle contient du soufre dans ses entrailles, on voit en son sommet de la fumée en temps serein. Plusieurs disent y avoir vu du feu pendant la nuit. » Voilà ici, les premiers indices d'une activité fumerollienne du volcan.

Plus agréable à lire est la description qu'en donne vingt ans plus tard le Père du Tertre dans son « Histoire générale des Antilles habitées par les Français » (1667-1671). Par l'horreur qu'elle lui inspire, la Soufrière tient dans l'œuvre du Père une place honorable ! Certaines de ses expressions semblent reprises du texte du Père Breton, mais la description prend un ton plus précis.

*Le centre de la Guadeloupe n'est composé que de très hautes et sourcilleuses montagnes, de rochers affreux, et de très épouvantables précipices... Au milieu de l'île, tirant un peu vers le midi est la célèbre montagne de la Soulfrière, dont le pied foule le sommet des autres et qui s'élève fort haut dans la moyenne région de l'air, de sorte que si on était sur le haut de cette montagne, on aurait le plaisir de voir former les unes et d'ouïr gronder le tonnerre sous ses pieds. Cette montagne est presque ronde, au-dessus de la plateforme s'élève deux petites éminences comme deux pointes de rochers distants de vingt à trente pas : une du costé du sud et l'autre du costé du nord ; celle cy semble être une gueule d'enfer, ou une cheminée de Montgibel, fumante comme une fournaise enflammée, et dans les nuits les plus sereines on voit cette fumée entremeslés de petites flammes de feu.*

L'aspect du massif tel qu'il est décrit ici, est fort proche de la silhouette actuelle du volcan qui domine son flanc ouest, le sommet vu de la Capesterre est lui maintenant fort différent de celui que connut le docteur Chanca.

Le 3 mars 1966, 50 ans après Breton, le Père Labat est en Guadeloupe ; notre abbé était arrivé de la Martinique, plus précisément de sa paroisse du Macouba afin d'y étudier la possibilité de réaliser un moulin à eau dans une habitation que possédait sa mission dans le quartier du Marigot. Le 10 avril, cinq semaines plus tard, profitant d'une chasse aux « diables », dans la montagne des oiseaux, proche de la Soufrière, après une nuit de pluie, de vent, d'éclairs et de tonnerre, nous rencontrons un Père Labat gravissant les flancs du volcan au milieu « des fougères et de méchants petits arbrisseaux chargés de mousse ». Il semble assurément que l'activité fumerollienne et les dégagements de vapeur furent importants en cette période ; l'audace et le courage ne firent point défaut au Père, puisqu'on le retrouve finalement, sur le plateau terminal, explorant le volcan... mais, laissons-lui la parole :

*Quand nous eûmes marché trois heures et demie en tournant autour de la montagne et montant toujours, nous nous trouvâmes dans des pierres brûlées et dans des lieux où il y avait près d'un demi-pied de cendres blanchâtres qui sentaient très fort le soufre. Plus nous montions, plus la cendre augmentait. Enfin nous nous trouvâmes sur la hauteur... La terre fumait en bien des endroits et surtout dans ceux où il y avait des fentes et des crevasses... La bouche de la Sou-*

*frière est un trou ovale qui me parut de 18 à 20 toises de large dans son plus grand diamètre. Ses bords étaient couverts de grosses pierres mêlées de cendres et de morceaux de soufre, il en sortait de temps en temps des tourbillons de fumée noire, épaisse, sulfurée, mêlée d'étincelles de feu qui ne laissaient pas de nous incommoder quand le vent les portait du côté où nous étions...*

Evoquant, lui aussi, l'existence du feu dans les activités fumerolliennes, le témoignage du Père Labat est ici troublant, lui qui s'est rendu au sommet du cône. La présence du feu à la cime du volcan semble être une constance des relations des chroniqueurs de l'époque. Le feu associé au volcanisme, le feu au sommet du volcan, quoi apparemment de plus naturel, c'est un argument théorique de crédibilité, un élément qui fascine.

Pour Breton *plusieurs disent y avoir vu du feu pendant la nuit. Pour du Tertre dans les nuits les plus sereines, on voit cette fumée entre meslée de petites flammes de feu. Pour Labat enfin ce sont des étincelles : J'y fis jeter par les plus forts de mes compagnons les plus grosses pierres qu'ils purent, mais contre tout ce qu'on m'avait dit, nous ne vîmes point augmenter la fumée ni les étincelles.* Avant son expédition le Père Labat s'était donc enquis de l'état de la Soufrière et il s'attendait à y trouver des étincelles ; bien mieux, il s'était fait une conception des mécanismes volcaniques : *Ce qui marque, que toute cette montagne est creuse et comme une grande cave pleine de feu et de soufre qui se consume peu à peu et qui à la fin fait affaisser la voûte et y creuse des crevasses et de nouvelles ouvertures.*

Le poète Léonard lui aussi, était monté au volcan avec le désir secret d'y trouver du feu. Dans sa *lettre sur un voyage aux Antilles*, texte écrit vers 1783-1784, il nous dit : *Je continuai de marcher sur le plateau dans un terrain blanc comme de la marne et parmi des pierres calcinées dont la chaleur me brûlait les pieds. Le rocher résonnait en beaucoup d'endroits... Toute cette partie du sol est volcanisée mais je n'en vis point sortir de flammes.*

Analysons rapidement les raisons qui créent le phénomène d'incandescence au sommet des volcans.

La première, la plus importante et la plus générale est l'arrivée en surface d'une masse magmatique profonde — cela s'appelle une éruption volcanique. Notre volcan de la

Soufrière fait partie d'un type de volcan caractérisé par l'émission de laves visqueuses. Ce genre de mécanisme volcanique donne des brèches hétérogènes, son caractère dominant est la phase de dégazage, génératrice de nuées ardentes en début d'éruption ; on y trouve aussi une phase que l'on peut appeler finale où domine la formation d'un dôme de magma et quelquefois d'une ou plusieurs aiguilles magmatiques. Les phénomènes incandescents apparaissent parfois dès le début, principalement pendant la période dite constructive ; les lueurs incandescentes disparaissent ensuite par refroidissement superficiel du magma, alors que la masse profonde reste encore longtemps à haute température.

Il ne semble pas que ce soit ce type de mécanisme qu'aient vu fonctionner Breton, du Tertre, et Labat. Cherchons donc autre chose.

L'activité solfatarienne d'un volcan a pour effet de déposer en surface des cristaux de soufre. Ce soufre vient principalement de l'oxydation de l'hydrogène sulfuré au contact de l'air, il y a dépôt de soufre et formation d'eau. La température de fusion du soufre se situe entre 113° C et 119° C. Dans les cas favorables d'un soufre finement divisé, la température d'inflammation, normalement à 360° dans l'air, peut descendre à 190° C. Le soufre brûle alors en dégageant de l'anhydride sulfureux (SO<sub>2</sub>) et en donnant une flamme bleue et des vapeurs rousses. Le soufre étant très mauvais conducteur de la chaleur, le phénomène est fragile et peut s'arrêter aisément : impuretés dans la masse du soufre, pluies abondantes, etc... Si le soufre se suffit à lui-même pour entretenir les phénomènes, il faut cependant l'amorcer ; possible en cas de suractivité fumarolienne. Il reste que ce type de phénomène est essentiellement aléatoire, point permanent ; il suppose outre la haute température du milieu, une concentration importante de soufre pulvérulent. Or le Père Labat nous dit être monté au sommet le lendemain d'une pluie abondante, et y être resté deux heures pour se reposer et jouir de la vue — cela n'aurait pas été possible en ambiance d'anhydride sulfureux même en plein air, à cause de la toxicité et de l'agressivité des dégagements gazeux. Il ne semble avoir été incommodé que par des dégagements fumaroliens de concentrations courantes. Il faut donc chercher autre chose.

On pourrait encore évoquer la présence éventuelle de gaz inflammables dans les dégagements, carbures d'hydro-

gène, par exemple. En fait cela non plus ne tient pas vraiment à l'analyse.

Tout en admettant vraisemblable et même certaine, la forte activité fumarollienne au sommet du volcan au XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne peut souscrire à la présence de flammes ou d'étincelles, au sommet du volcan, pendant cette période.

Pourquoi parlent-ils alors de flammes ou d'étincelles ? Dans le lit du Galion, au lieu dit le Bassin Bleu, ou près de la grande chute du Galion, il existe un beau gisement de nuées ardentes avec végétation carbonisée. Divers travaux de datation par carbone 14 ont été tentés, la plus récente des analyses fut réalisée par le laboratoire de Gif-sur-Yvette en 1965. La date de carbonisation se situe vers l'année 1580 ( $\pm 120$  ans). Vers cette époque il y aurait eu à la Soufrière une activité volcanique importante.

Cela expliquerait la modification de la silhouette du massif ; celle du docteur Chanca étant bien différente de celle de du Tertre, ou de la nôtre. Cela permettrait de mieux comprendre les raisons de la présence importante de cendres au sommet et sur les flancs du volcan vers 1650, au début de la colonisation, plus précisément lors des premières observations de terrain ; le pourquoi de la forte activité fumarollienne de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Les flammes, les étincelles s'inscriraient alors, peut-être, dans la veine d'une tradition orale assez imprécise vieille d'un siècle et qui voulait, peut-être, qu'au haut de la montagne, on ait vu et qu'on ait par la suite continué à croire présents, des phénomènes d'incandescence.

Avant Léonard, trente ans après Labat, Peyssonel arpenta les flancs de la montagne. Il nous a laissé en 1756, les notes rédigées de ses observations. Il reconnut la grande fente nord-sud, explora la caverne du nord, situa les zones fumarolliennes de son époque, sur le flanc sud-est (zone des anciens volcans) et dans la partie sud du plateau terminal. Il y ajouta ceci : *Il est dit qu'il y eut une fois un grand séisme dans cette île, et que la Soufrière prit feu et vomit des cendres de tous côtés. Cette montagne alors s'ouvrit en deux, mais il n'est pas dit en quelle année ce phénomène arriva.* Voilà peut-être finalement, ce qui restait à l'époque de Peyssonel, de la tradition orale, relatant la grosse éruption qui secoua le volcan avant le début de la colonisation européenne, et que la datation situe vers 1580.

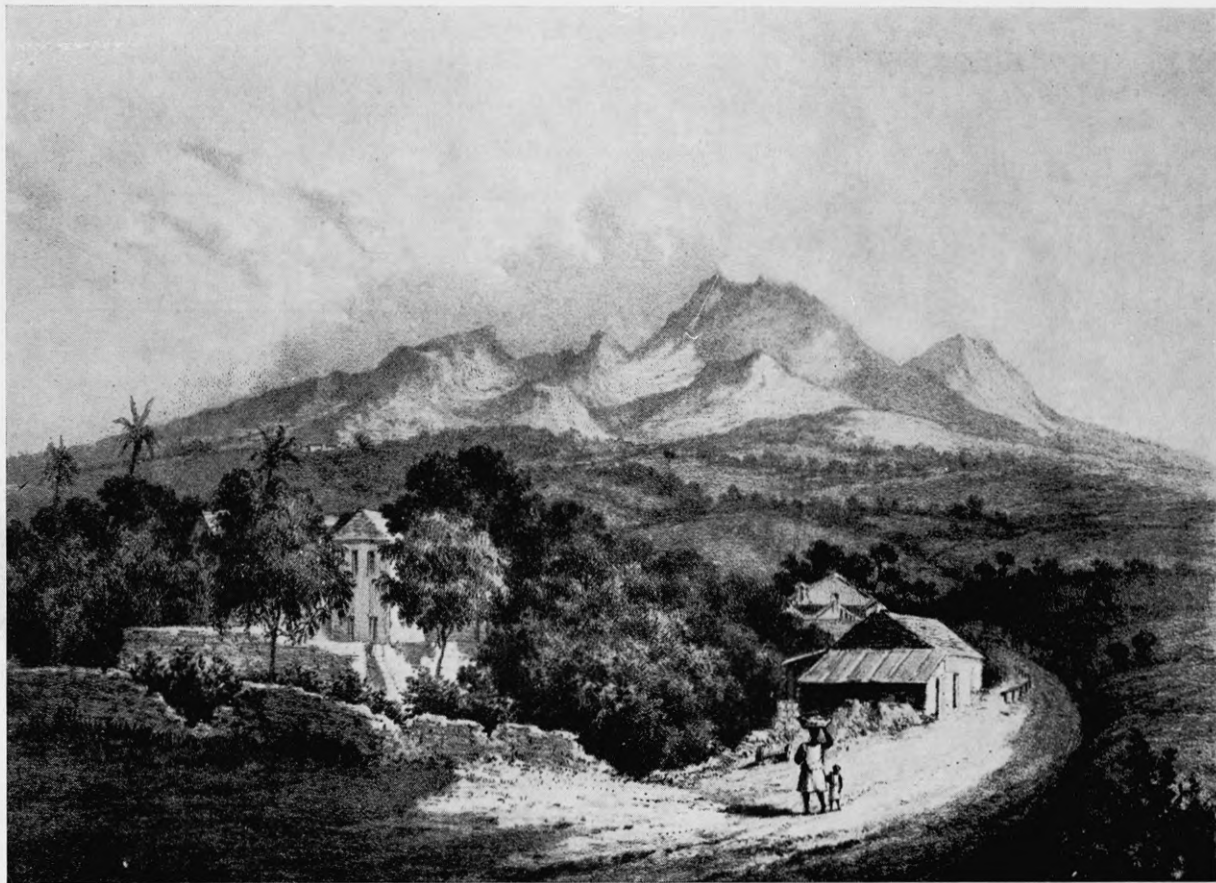


PLANCHE VII

Vue de la Soufrière, gravure extr. de l'album, *La Guadeloupe pittoresque*,  
publié par Armand Budan en 1863.



PLANCHE VIII



Les Bains Jaunes, sur le chemin de la Soufrière, gravure extr. de l'album,  
*La Guadeloupe pittoresque*, publié par Armand Budan en 1863.

Pour être plus complet il faut encore signaler un passage du Père Labat qui, commentant le séisme de l'année 1702 qu'il avait ressenti et dont il avait pu admirer les effets ajouta : *On ne remarqua point que celui-ci fit de nouvelles ouvertures à la Soufrière de la Guadeloupe, comme celui qui l'avait précédé quelques années auparavant, qui lui, fit jeter une quantité prodigieuse de cendres soufrées et de pierres brûlées par l'ouverture qu'il y fit.*

En 1797, nous sommes en Guadeloupe sous ce que l'on pourrait appeler le règne de Victor Hugues — année des révoltes de Marie-Galante et du Lamentin, période de tension à l'extérieur avec les Américains. Or, en cette année 1797, les « entrailles » de l'île vibrèrent cinq fois : le 8 avril, le 15 juillet, le 28 septembre, le 14 novembre et le 26 décembre. Le 28 septembre 1797 devait rester une date capitale dans l'histoire du volcan, elle marqua le début de la crise volcanique la plus spectaculaire, depuis l'arrivée des premiers colons français.

La première phase explosive débuta le 28 septembre 1797, se termina le 2 octobre de la même année vers 17 h. La deuxième manifestation de surface commença le 26 avril 1798 vers 14 h pour se terminer peu après. Entre ces deux phases paroxysmales le volcan fit entendre des grondements et lança des cendres qui couvrirent entre autres, les hauteurs de la Capesterre. Cette manifestation fut suffisamment importante pour que Victor Hugues et Lebas estimèrent devoir constituer une équipe scientifique pour l'étude du phénomène. L'arrêté du 12 vendémiaire, an 6, signé au Port de la Liberté, fixe la composition de la commission :

Peyre : inspecteur général des hôpitaux.

Amic : médecin de l'hôpital militaire de la Basse-Terre.

Hapel-Lachenaie : chimiste pharmacien de la première classe.

Fontelliau : chirurgien de la première classe.

Codé : chirurgien de la deuxième classe, remplissant ses fonctions auprès de la Force armée.

Cette commission décida de s'adjoindre :

Leboucher : capitaine de Génie.

Passé : dessinateur.

Frogier : habitant de la colonie.

Bernard : guide.

« Les dits citoyens devaient se transporter sans délais

sur les lieux pour : observer les qualités de l'atmosphère ; décrire les produits des divers règnes de la nature et la configuration actuelle de la montagne ; déterminer son élévation au-dessus du niveau de la mer ; analyser les eaux des sources voisines, et les matières vomies ou que vomissait encore le volcan ; étudier la relation entre le volcan et les sources thermales de la colonie ; donner enfin leurs opinions sur tout ce qui peut intéresser l'histoire naturelle ou la physique. »

Il est intéressant de revoir, à travers le rapport de la commission, la façon dont fut vécu le phénomène par les habitants :

*Ce jour (7 vendémiaire de l'an 6 de la République) vers les six heures du soir, un bruit sourd se fit entendre à la Basse-Terre, dans ses environs et même à la Grande-Terre... A huit heures, il recommença avec plus de force, et l'on reconnut qu'il partait de la Soufrière. Il fut accompagné d'une secousse de tremblement de terre qui ne fut bien sentie que dans la partie de l'ouest du volcan. Vers minuit on fut réveillé par un bruit qui ressemblait aux mugissements profonds et effrayants qui précèdent et accompagnent les ouragans terribles... Il se continua jusqu'à deux heures et demie du matin, alors on put distinguer un nuage noir et très épais qui enveloppait la montagne et s'avancait vers l'ouest... Il portait une quantité considérable de cendres volcaniques qui tombaient avec une pluie abondante. L'ignorance du danger préserva pour ce premier moment, les habitants de la frayeur qu'aurait dû leur causer ce phénomène ; ils dormirent tranquillement : mais, lorsqu'à l'aube du jour ils virent la campagne et leurs maisons couvertes de cette cendre grise qui faisait fléchir sous son poids leurs plantations et qui répandait une odeur de soufre insupportable, ils commencèrent à s'inquiéter... La montagne jeta pendant trois jours une si grande quantité de fumée que la lumière du soleil en fut pâle et affaiblie.*

La rivière Rouge, pendant près de douze heures, charria une boue épaisse et sombre qui exhalait une forte odeur de gaz hydrogène sulfuré. L'eau de la rivière du Baillif était chaude et impropre à la consommation. Le 10, la montagne qui jusqu'alors était restée couverte se dégagea vers les 15 h, on distingua la présence de deux jets de fumée blanche et abondante, au sommet du cône et l'on remarqua la disparition d'une éminence considérable qui auparavant se situait sur l'ancien volcan. Cette zone devait plus tard

prendre le nom de piton Breislack à l'initiative de Félix L'Herminier.

Il serait long et fastidieux de parcourir dans le détail le contenu des 84 pages du rapport de la commission. Nous nous contenterons ici d'un survol du massif et nous tenterons, avec le recul des ans, de retrouver l'articulation des manifestations les plus dignes d'intérêt. Reconnaissons qu'il n'est pas aisé de s'y retrouver au sein des descriptions que l'on doit à la commission.

La crise de 1797 semble caractériser une manifestation qui s'est développée le long d'un axe sensiblement orienté du N.-N.O. au S.-S.E. : fracture ouverte à cette époque, plus sûrement accident remis en activité. La partie nord des gouffres semble représenter ce que l'on appelle depuis, la fracture du nord-ouest, identifiable à la présence de blocs de rochers appuyés sur les lèvres opposées de l'effondrement, voûtes grossières dénommés pont chinois et pont du diable. La description des parties centrales et sud de l'accident, permet difficilement de faire un choix entre deux des fractures anciennes de cette partie du dôme : celle, prolongement normal de la fracture du nord-ouest, caractérisée par la présence de ce qui fut autrefois la fumelolle Lacroix ou, une des ramifications de la grande fente nord-sud, celle définie par l'existence de ce que l'on a appelé plus tard le cratère du sud.

Si le flanc sud-est et la zone méridionale du plateau terminal jouèrent un rôle non négligeable dans les projections de cendres et de vapeur, l'impression reste, à la lecture du rapport que c'est la zone nord qui subit les transformations les plus radicales et les plus brutales.

Cette crise devait se poursuivre pendant le premier semestre de 1798, cette période fut marquée par la crise paroxysmale du 3 floréal (25 avril 1798) ... mais la commission avait déjà fait sa reconnaissance sur le terrain et son rapport était déjà rédigé, aussi le compte rendu de l'activité du volcan est-il très discret sur cette nouvelle phase volcanique. Des manifestations consignées cependant, retenons que la zone d'activité se situait dans le nord-ouest, au nord de notre actuel piton Saussure. La crise débuta vers 14 h avec un bruit de coup de canon et la montagne se couvrit aussitôt ; ce n'est que le surlendemain que l'on put apercevoir de Basse-Terre les changements : « jets de fumée » derrière ce qui était alors le piton de l'Ouest (piton Saussure), le Morne en face, dépouillé de sa verdure — une importante accumulation de

matériaux volcaniques anciens, dans la partie supérieure du cours de la rivière Noire, conséquence de l'ouverture d'une brèche importante qui deviendra, avec Félix L'Herminier, l'éboulement Faujas.

Cette deuxième crise explosive, celle du 26 avril 1798, se fit avec beaucoup de vapeur, mais une absence caractéristique de cendre volcanique. Elle fut du genre explosion phréatique. Puis peu à peu la montagne s'assouplit, sans pour autant perdre l'ardeur de son activité fumerollienne, ce qui fit dire un jour à Cortez, officier du génie : « C'est ici que l'horreur de la nature, a établi son quartier général » (cité par Ballet).

Le flanc sud-est du cône volcanique fut longtemps caractérisé par la présence d'une aire fumerollienne importante qui s'étendait vers l'est. On l'appelait la zone des anciens volcans. Sa grande activité, reconue dès le début de la colonisation, avait fait d'elle un lieu d'extraction artisanale de soufre. Le Père Labat la rencontra, Peyssonel en parla, la commission scientifique de V. Hugues lui trouva une forte activité en 1797. Félix L'Herminier assista à son déclin ; il nous signale son extinction en 1811, alors que quelques années plus tôt, dès 1809, une grande activité fumerollienne était apparue dans la partie septentrionale du plateau, dans la fracture dite de la fente du nord. En fait, il se produisit dans le sud-est une migration de la zone fumerollienne qui, des flancs du cône, se manifesta de nouveau, après une explosion, sur la partie supérieure du plateau, toujours dans le même secteur. Cette activité contribua à la formation de ce que l'on allait connaître plus tard sous le nom de cratère Napoléon.

Le 3 décembre 1836, 3 h 30 de l'après-midi, nouvelle manifestation intempestive de la Soufrière, qui soudainement se coiffe d'une noire colonne de fumée. Eruption brutale, sans envergure pourtant, puisqu'elle était terminée le lendemain 4 décembre dans le courant de la journée. Le volcan néanmoins, avait eu le temps de faire entendre des mugissements atroces qui répandirent la terreur dans toutes les sections de Saint-Claude. Le morne Houël, le Matouba, furent couverts d'éléments volcaniques. On dut à de hardis explorateurs de connaître, dès le 4, les zones en activité.

Dans sa note à l'Académie des Sciences relatant cette activité, L'Herminier nous précise en effet que les zones actives se situaient : de part et d'autre du pont naturel, dans la zone des anciens volcans du sud, il signale en outre une

activité particulière du cratère de l'est. Ajoutant à ces informations le dessin de Daver et les remarques de Mercier, il semble bien que cette manifestation rouvrit la fracture du sud-est qui, partant du pont naturel, se termine pratiquement au pied du cône, traversant la zone où, plus tard, la fumerolle Lacroix devait voir le jour. Les autres secteurs du massif ne devaient point bouger. Dans la fracture ouverte, sur le flanc sud-est du massif, s'installa une fumerolle qui eut une longue période d'activité.

Le 12 février 1837, nouveau phénomène pas ordinaire au volcan. On doit à Daver, officier de santé de la marine en Guadeloupe, la relation de cette manifestation, présentée à l'Académie par Biot. Phénomène de toute évidence superficiel, dominé par la production d'une énorme quantité d'eau boueuse sortie d'une ouverture du flanc du volcan dans le nord-ouest (fracture de l'éboulement Faujas). Une zone funerollienne se développa alors, qui fonctionnait encore faiblement en 1847.

Le volcan n'avait pas dit là son dernier mot, il voulut prouver l'existence d'une activité profonde capable de donner en surface des manifestations spectaculaires ; ce fut l'éruption d'octobre 1956, caractérisée par l'ouverture d'une fracture nouvelle dans le Sud-Est du massif, la fracture actuellement la plus à l'Est, la projection de cendre et de vapeur, une activité qui dura quatre jours.

La mise en évidence de contraintes profondes, la présence de séismes liés aux structures volcaniques, sont des éléments qui permettent d'imaginer encore l'existence d'une importante activité profonde.

On a assisté ces dernières années à la diminution progressive puis à la disparition de l'activité funerollienne du sommet, relayée par les anomalies thermiques des flancs.

En 1892, Le Boucher signale les fumerolles du flanc de l'Echelle ; à la même époque il parle, sans les mettre en relief, des manifestations du morne Mitan, déjà signalées par la commission de 1797, de la rivière Claire et des manifestations funerolliennes des sources du Carbet. En 1903, sont découvertes les fumerolles du morne Amic.

Il serait long de parler de tous ceux qui escaladèrent les flancs du volcan et dont l'Histoire a retenu les noms. Certains y sont allés fort intéressés ; le soufre de ce volcan s'étant présenté comme un attrait certain pour bon nombre d'entre eux.

Le Père Labat, dans sa description du volcan, nous dit déjà : « Il y a des nègres qui vont y chercher du soufre pour le vendre ».

C'est à Peyssonel, médecin du roi, que l'on doit la première démarche tendant à organiser, vers 1730, une exploitation rationnelle du soufre et de l'alun du volcan. Le texte d'une lettre en date du 29 octobre 1731, adressée au ministre de la Marine et publiée par Ballet, nous précise la perspective dans laquelle se situait la démarche de Peyssonel : *Augmenter le commerce de l'île en tirant de la montagne, une grande quantité de soufre, de l'alun et peut-être d'autres minéraux et métaux.* Il obtient un carreau de mille pas au bas de la montagne, mais ne put finalement jamais commencer ses travaux. M. de Retz ayant formé opposition, la montagne se trouvait être dans la réserve de M. Houël.

Un siècle plus tard, il est encore question du soufre du volcan et de son exploitation. M. Cailloué, dans une lettre en date du 9 décembre 1843, adressée au ministre de la Marine et des Colonies, demandait une concession temporaire pour l'exploitation de la soufrière. Vers la fin de 1846, le ministre invita et autorisa M. Cailloué à faire exécuter, à ses frais, des travaux de recherches et de reconnaissance. Dans ce but, arriva en mai 1847 M. Mercier, ingénieur civil.

On doit à Mercier un long et très complet travail sur le volcan ; on lui doit en particulier, le dénombrement et le positionnement des zones fumerolliennes aux environs de 1848 : 36 fumerolles sur la partie inférieure et les flancs du volcan, zone exclusive d'activité à l'époque, principalement localisées dans la grande fracture Nord-Sud et dans la zone du Napoléon, avec de faibles indices dans la fracture du Nord-Ouest et dans la fracture des fumerolles Lacroix. Les évaluations des dépôts de soufre à partir des dégagements fumerolliens et dans le cas le plus favorable, ont donné comme production annuelle 2.774 kg ; on comprend dans ces conditions la conclusion du rapport de M. Mercier qui déclare qu' « il n'existe ni à la Soufrière ni dans les environs, rien qui puisse motiver une exploitation rationnelle du soufre ».

Et pourtant, en septembre 1942, en pleine période de blocus économique, conséquence de la guerre de 1939-1945, il est encore question du soufre de la Soufrière. Gouault dans une note, interprétant les résultats d'analyses réalisées par le service des Travaux Publics de Basse-Terre, évaluant

la consommation annuelle des Antilles Françaises au niveau de 10 tonnes, déclarait que nous disposions là d'une réserve de soufre suffisante pour nous permettre d'attendre patiemment la reprise du mouvement des importations normales.

Ces perspectives ici et là, étaient en fait différentes. Pour Peyssonel, comme pour Cailloué, il s'agissait d'une exploitation intensive d'un gros gisement jusqu'ici hypothétique ; pour Gouault, il fallait évaluer les possibilités de production et l'importance du gisement, dans le cadre d'une solution d'attente. Une fois encore, l'exploitation du soufre si hasardeuse en fait, fut épargnée au volcan. Cela nous vaut aujourd'hui de pouvoir permettre son exploitation dans une toute autre perspective, celle d'un volcan touristique de qualité certaine.

MICHEL FEUILLARD,

*Directeur du Laboratoire de Physique  
du Globe de Saint-Claude.*

